

Des films

Gilles Fumey

1er juin 2007

Le scaphandre et le papillon (Julian Schnabel)



Ovationné à Cannes, le film de Julian Schnabel, américain et peintre de son état, et à qui on doit *Basquiat* (1997) et *Avant la nuit* (2001), est **une histoire d'espace. Une privation d'espace** infligée à un journaliste, Jean-Dominique Bauby, 43 ans, qui fut victime d'un accident cérébral vasculaire en 1995. Sorti du coma trois mois plus, il se retrouve enterré vivant. **Cadenassé dans son corps devenu ce qu'il appellera un scaphandre.** Ce qui a pu être un drame pour Jean-Do, ainsi appelé affectueusement par ses proches, et pour sa famille, devient un morceau d'anthologie sur l'humanité avec le livre, paru il y a dix ans et traduit en trente langues.

Le film raconte cette mise en sarcophage d'un être qui fut libre, virevoltant dans le monde papillonnant de la presse. Julian Schnabel démarre son film en se plaçant dans le regard de Bauby (un bouleversant Mathieu Amalric) découvrant qu'il voit trouble et flou, assistant à la couture de sa paupière droite et au défilé des médecins qui vont lui apprendre la réalité de son état. Très vite, **on est serré par l'angoisse de cette prison d'un autre type**, une invention de la médecine contemporaine qui, en voulant "sauver" des corps frappés du syndrome de *locked in*, les enferme dans un monde inaccessible. C'est sans compter sur l'ingéniosité d'une orthophoniste détectant qu'elle va pouvoir communiquer avec ce prisonnier qui cligne de la paupière gauche.

Sortant Bauby de cet enfer de la non-communication, Julian Schnabel quitte alors la place du prisonnier, tourne sa caméra vers lui, les soignants - dont Anne Consigny -, sa femme - Emmanuelle Seigner - et ses enfants. Mais il va surtout filmer, c'est-à-dire peindre au sens propre du terme, ce qui est le plus difficile, le plus intime, le plus inaccessible qui est l'expérience intérieure de cet homme emmuré dans son propre corps. C'est à se demander si un cinéaste seul aurait pu réussir pareil défi. Car le film de Schnabel, c'est de la peinture, la caméra se meut sur la toile de l'écran telle un pinceau, avec de grands à-plats, des gestes amples et pleins.

Le film a été tourné sur les plages de la Manche, à l'hôpital de Berck (Pas-de-Calais) où Bauby a passé un an et demi. **Le cinéaste va tenter de combler le gouffre entre le corps prisonnier et le vaste espace, la mer, la plage, le sable, le vent, la marée et les vagues.** Seul sur la plage, face à la mer qui s'offre à son impuissance, Bauby-scaphandre devient Bauby-papillon. En songeant au passé que la caméra explore pour densifier l'instant. Mais aussi pour rendre compte de cette mémoire qui marche comme le vol des papillons, tout en copeaux, eux dont les pulsations affolées les suspendent à un point de l'espace, au bout des fils invisibles qu'ils ont descendu du ciel par les saccades destinées à leur faire lâcher prise. Les papillons sont souvent affectés d'une agitation panique qui saisit les membres d'une famille dans l'imminence d'une rencontre. Ici, invisibles, mais au rythme de la paupière de Bauby, ils vont ouvrir cette porte de sortie du " naufragé de la solitude " qui emprunte les voies de l'imaginaire, de la mémoire, des rêves.

Les ciels empanachés des nuages bas de la Manche surgis d'une marine hollandaise, sont le lieu de la métamorphose de Bauby. Il y puise son énergie et y l'humour qu'il a gardé de son passé. Ils embrassent la blondeur et le galbe des corps des femmes qui vont susciter son désir. Ils étreignent la tristesse liée à l'impossibilité à serrer le corps de ses enfants donnant des larmes séchées par le vent. Ils gardent pour Bauby le goût de l'infini. Avec eux, **le géant qu'est Bauby devient un géant**, " voyant au sens où Rimbaud l'entendait, un poète qui échappe aux lois de la littérature, et même ici à celle de la pesanteur " (F. Strauss).

On a argué de la sympathie et de l'admiration de Schnabel pour Jean-Dominique Bauby. Certes, il n'y a pas de film de ce type sans impression, au sens photographique, de l'un sur l'autre. Probablement, l'idée que nous tous, libres et papillons, nous serions prisonniers, limités, égarés, est sans doute vraie. " Etais-je aveugle et sourd, ou bien faut-il nécessairement la lumière d'un malheur pour éclairer un homme sous son vrai jour ? " écrivait Bauby quelques jours avant de mourir, sitôt son livre paru. **Le jeu des espaces est là pour traduire ce va-et-vient** entre le passé et le présent, la prison et le large, la mort et la vie.

Mathieu Amalric est pour beaucoup dans cette réussite : " il y a un grand plaisir à être multiple. A s'apercevoir que l'homme est divers et ondoyant ", dit-il. Par ce journaliste, figure de l'espace parcouru pour les autres, le destin de prisonnier ici nous vaudra l'une des plus touchantes réflexions géo-philosophiques. N'y aurait-il de prison qu'à l'intérieur de nous-mêmes ? Et l'espace, le grand espace ne serait-il pas, au fond, qu'un leurre ?

Compte rendu : Gilles Fumey